{BnF Gallica

Le Monde illustré

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Le Monde illustré. 1859-11-05.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro, 35 c. à Paris; 40 c. dans les départements.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché; — 16 fr. relié et doré sur tranche.

3me Année, N° 134. — 5 Novembre 1859.

Bureau d'abonnement et de vente : 15, boulevard des Italiens, à la Librairie Nouvelle.
Direction et Administration : 15, rue Breda.

Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée et adressée à l'Administration, 15, rue Breda.

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue.

Les morts.

Die todten reiten schnell.
BURGER.

Les morts vont vite. Le poëte allemand a trouvé la vraie devise des trépassés. Ils vont vite, emportés par le temps, dans le désert de l'oubli, plus rapides que les nuages battus par les vents du nord. Mais les vivants n'ont-ils pas pris la même allure ? Le cheval fantastique de Burger, livrant sa crinière de flamme au vent de la nuit, pourrait il les suivre ? Nous sommes entraînés vers des inconnus sans borne, par la locomotive chauffée à toute vapeur, expectorant de rouges étincelles et nous emportant d'une course vertigineuse à travers les événements toujours inachevés, les projets à peine ébauchés et les passions aussi vite éteintes qu'allumées ; les morts restent en arrière, c'est à peine si nous entrevoyons leurs trais à travers les brumes de nos préoccupations ; leur immortalité est muette et notre cœur est devenu sourd.

Quand un ami part pour la Chine, pour la Californie ou l'Australie, à la recherche de l'or ou des aventures, nous nous faisons aussitôt une image des grandes nappes d'eau qu'il doit traverser et des vastes horizons qu'il doit franchir. Notre imagination, notre cœur, nos souvenirs voyagent avec lui ; nous nous associons à ses périls et à ses émotions. Car au bout de la carrière apparaît toujours l'espérance du retour. Qu'il meure au contraire, notre douleur lui creuse immédiatement une fosse dans notre mémoire. Un homme pleuré est un homme à moitié oublié. Il ne doit plus se mêler à notre vie, sentir, penser, aimer, souffrir avec nous. Le lien ne se relâche plus, il se brise. Nous l'avons vu choir dans l'abîme qu'aucun regard humain ne sonda ; et puis tout est dit, la vie nous appelle à d'autres douleurs ; il faut entreprendre le grand circuit qui nous ramènera au même point.

Rien ne résiste à la mort, elle est aussi indomptable que la vie. Où donc est le royaume de cette puissance ténébreuse, inexplicable, qui se mêle à tout et que nul n'a encore défini ? L'amour, dit-on, est plus fort qu'elle ! Il la brave, c'est vrai ; il la recherche souvent, mais vainement il essaye de survivre tout entier à l'objet aimé. Si la mort était le couronnement de notre destinée, nous ne saurions en articuler le nom, et son image cesserait de troubler nos rares bonheurs. Elle n'est effrayante que parce qu'elle nous jette vivants par-dessus la frontière du temps, et qu'elle nous révèle subitement le grand secret de la vie. Trembler à l'idée de ne plus être est le propre du lâche imbécile ; l'homme fort seul appréhende l'effort douloureux qui doit l'initier à son immortelle destinée.

Mais les voilà ! mercredi ils se sont levés sur leur couche froide pour accueillir nos couronnes et le tribut annuel de nos larmes. Ne dirait-on pas qu'ils prennent un corps, dans les brumes qui s'élèvent le soir du sein des vallées et des prairies humides ? Ce sont eux qui frôlent les feuilles desséchées dans les sentiers de la forêt. Leur plainte s'entend dans le vent de la nuit. Dieu semble leur avoir pour un jour abandonné le gouvernement du monde, pour provoquer nos prières et nos regrets. Ce sont eux qui inspirent au rouge-gorge, sur sa branche dépouillée, sa morne chanson du crépuscule. Ils mettent des sanglots dans la voix des cloches qui, au village, nous appelle à l'office des morts. Partout c'est une fête de famille, à laquelle assistent les ancêtres presque oubliés ; les parents dont l'amour nous fait encore défaut ; l'époux, l'épouse qui nous ont laissés seuls dans la vie ; les petits enfants morts sans savoir s'ils vivaient, et tous ceux qui eurent une place dans notre cœur, une part dans nos peines, un reflet de notre bonheur. On les écoute ou on parle d'eux. On les voit maintenant tels qu'ils étaient ; la mort les a mis en lumière. Bien mieux que les vivants, ils nous disent la vérité sur la vie. Lequel d'entre eux avait fini son œuvre, mis la dernière pierre à sa maison, achevé son chant et dépensé tous les trésors de son âme ? Lequel d'entre eux n'avait pas plus versé de larmes que dépensé de sourires ? Ils posaient tous des jalons dans la vie, même le vieillard cassé qui ne pouvait plus aller de son fauteuil à sa porte ! Aucun de nous n'a pu se faire sa carrière ! Nous n'emportons avec nous que nos projets avortés. Si le buste de bronze de Balzac, si le marbre qui recouvre Mme de Girardin pouvaient parler, si tout ces cyprès prenaient une voix, ils nous diraient qu'ils en sont restés au prélude de leur génie !

Tout Paris, pendant deux jours, s'est transporté au Père-Lachaise, à Mont-Parnasse, à Montmartre ! Heureux ceux dont les morts ont une demeure fixe ! Ils peuvent réchauffer par leurs prières une cendre réelle ! Mais la mort aussi à ses locataires à qui elle donne congé ! La piété du pauvre reconnaît à peine la place ou reposèrent pendant un temps limité ceux qu'il aima. Puis il eut à pleurer le départ d'une dépouille sacrée. Il eut le regret de perdre une seconde fois ceux qu'il avait tant pleuré ! Ah ! c'est que le pauvre ne doit jamais se reposer sur la terre ! Ses ossements fatigués doivent céder la place à d'autres ! — Qu'importe, son repos n'est pas sur cette argile qu'il passe sa vie à pétrir ! Puisque, d'après la parole du Christ, il est grand dans le royaume de Dieu, il faut le chercher là et perdre sa trace sur la terre.

JOSEPH DOUCET.